

Jean-Charles Blais, la figuration très libre

De la jeune garde des années 1980, qui renouait avec l'art de peindre, le plasticien a gardé un esprit de découverte qui lui fait préférer le numérique et l'œuvre nomade

JEAN-CHARLES BLAIS déboulait sur la scène artistique française au début des années 1980, dans le paquet de jeunes plasticiens pratiquant la «*figuration libre*» : Robert Combas, Hervé Di Rosa, Remy Blanchard, Georges Rousse et quelques autres. C'était un peu bizarre pour lui qui avait été éduqué dans le respect des avant-gardes et qui avait Mondrian, Malévitch, l'art conceptuel et le minimal comme références, plutôt que les figurations sauvages. Ce qui ne l'empêchait pas de donner dans la figuration et l'affiche arrachée «*tout naturellement*», un peu comme aujourd'hui il donne «*tout naturellement*» dans le numérique.

Comme les autres de cette génération, il a connu un succès fou, et roulé sur l'or, avant que l'engouement ne retombe au début des années 1990. Sans doute a-t-il su, mieux que d'autres, garder la tête froide. Il est vrai que son galeriste, Yvon Lambert, ne l'a pas jeté dehors, et qu'il peut entretenir la grande propriété qu'il a achetée alors sur les hauteurs de Vence, où il avait son atelier de peinture. Il faut parler à l'imparfait. Jean-Charles Blais ne peint plus. Il travaille à l'ordinateur. Le changement dans le processus de travail coïncide avec un changement de vie : marié et père depuis moins de deux ans, Blais vit à Montrouge dans une maison en pierre meulière astucieusement et confortablement augmentée d'un grand séjour en prise sur un jardin.

Blais ne peint plus, et ça ne lui manque pas, pas du tout. Mais pour qu'il n'y ait pas de confusion possible quant à son histoire, il ne manque pas de rappeler que ce qu'il a entrepris découle du tableau, même si, aujourd'hui, il en est loin. L'artiste s'explique fort bien cette «*mutation*» ou plutôt ces glissements du travail, termes qu'il préfère de beaucoup à celui de «*rupture*». Alors qu'il gesticule volontiers, ne tient pas en place et se lève constamment du canapé dans lequel on aimerait le cantonner pour ne pas avoir à promener le micro, il parle très posément de son itinéraire, explique avec une grande clarté la logique («*naturelle*» !) d'une œuvre qui n'a pas cessé d'aller dans le sens de la dématérialisation, depuis ses premiers «*gros bazars* qui portaient la ruine avant même qu'il les peigne».

Par «*gros bazars*», il faut entendre ces grands fragments de tableaux avec gros bonhomme ou jambe, arbre, maison et fumée peinte sur une couche impressionnante d'affiches accumulées les unes par-dessus les

BIOGRAPHIE

► 1956

Naissance à Nantes.

► 1982

Première exposition personnelle au CAPC de Bordeaux.

► 1990

Station de métro Assemblée-Nationale.

► 2002

Premières pièces « non peintes », galerie Kenji Taki à Tokyo.

autres. «*J'en rajoutais à leur dégradation imminente.*» Quand le premier écart s'est-il produit ? Lorsque, à l'invitation du Festival d'automne, il a travaillé pour Régine Chopinot et Richard Alston, en 1992. «*La rencontre a été décisive. C'est à ce moment que j'ai commencé à sortir de ma conception de la toile, à dépecer le tableau et à le réorganiser dans l'espace. J'ai fait de la mise en pièces avec des choses de plus en plus légères, de plus en plus transparentes, que j'essayais de disposer sur un autre mode, en solidarité avec l'espace environnant. Ça a donné des pièces découpées ayant une tournure de rideaux et de fantômes. J'ai pensé à la couture, à la notion de patron. Le patron, c'est une mise à plat d'une chose qui donne ou prend corps. Pendant deux ans, j'ai fait une sorte d'atelier de couture, avec des pièces cousues qui ressemblaient à des vêtements.*»

LE SUPPORT A DISPARU

Blais en était là quand, «*accidentellement*», pour des histoires de catalogue et de magazines de mode, il s'est retrouvé avec des photographes qui ne travaillaient plus du tout la photo comme lui, mais avec l'image numérique et le scanner. Depuis, sa fascination pour les nouveaux procédés de fabrication des images n'a fait que grandir. Il ne quit-

te plus le numérique, qui lui permet de rester dans cette recherche du «*comment apparaissent les formes*» et de produire des œuvres «*qui ne prennent corps que lorsqu'on les consulte*». Il joue avec cette idée que le support a disparu, que la forme que l'on donne à la partie consultable est aléatoire, que l'application visuelle n'a pas de format définitif. Son rêve aujourd'hui : que son œuvre fonctionne comme la musique, pouvoir l'enregistrer et que les pièces soit duplicables et vues par le plus de gens possible.

Blais va jusqu'au bout d'une logique de production à l'opposé de ce qui se passe dans le domaine des arts plastiques, «*le seul milieu qui n'a pas adopté de révolution technologique et qui, contrairement au livre, à la musique, au cinéma, ne prend pas de valeur à l'usage*». Cette exploitation industrielle ne peut-elle pas déranger marchands et collectionneurs ? Il prend le risque. Il pense «*avoir à gagner plutôt qu'à perdre en produisant l'équivalent d'un livre de poche. La fétichisation de l'œuvre n'est plus de mise, mais dans les galeries, il est plus facile de vendre une copie de film vidéo à 500 000 balles que de trouver 500 000 clients qui vont acheter une copie à 15 euros [il dit 100 balles]. Nous sommes aujourd'hui dans un paradoxe total : d'un côté, l'art contemporain est largement ouvert au monde et, de l'autre, il*

retient artificiellement des produits fétichisés». Si on dit à Jean-Charles Blais qu'il peut tenir ce discours et se lancer dans de nouvelles expériences plutôt aléatoires parce qu'en cas de ratage il est sûr de ses arrières, il vous fera remarquer qu'il pourrait très bien se contenter de vendre très cher trois copies de ses œuvres, ou continuer à faire de la peinture. Et il ajoute : «*D'accord, j'ai les moyens de prendre le risque, mais le risque est plus grand pour moi que pour un jeune de vingt-cinq ans qui n'a justement rien à perdre.*» Et puis le numérique a cet avantage extraordinaire de créer une œuvre des moins encombrantes et de ne rien coûter en transport.

Jean-Charles Blais se lève encore pour aller chercher son exposition de Chalons, qu'il tient... dans une petite boîte pas plus grande qu'une boîte à chaussures. Pour un peu, on penserait à la révolution de la peinture à l'huile sur toile qui a permis de rouler les tableaux !

Geneviève Breerette

«*Double vue*», Jean-Charles Blais. Janviers et Bourgogne, Espace des Arts, 5 bis, avenue Nicéphore-Niepce, Chalons-sur-Saône. Tél. : 03 85-42-52-06. Du mercredi au lundi, de 14 heures à 18 h 30. Entrée libre. Jusqu'au 24 mars.

